

Mes collègues médecins à Gaza sont épuisés et terrifiés par ce qui les attend

Description

Lorsque j'ai quitté Gaza il y a deux semaines, mes collègues de l'hôpital européen de Khan Younis étaient déjà à bord. Aujourd'hui, ils sont terrifiés à l'idée que Israël envahisse l'hôpital et tue les patients comme il l'a fait à l'hôpital Nasser, situé à proximité.



Des blessés palestiniens sont amenés à l'hôpital des martyrs d'Al-Aqsa pour y être soignés à la suite des attaques israéliennes à Deir-EI-Balah, Gaza, le 19 février 2024 (PHOTO : ALI HAMAD/APA IMAGES)

Par Yousef Khelfa, le 20 février 2024

Lorsque j'ai quitté Gaza il y a deux semaines, mes collègues de l'hôpital européen de Khan Younis étaient déjà à bord et épuisés. Aujourd'hui, ils sont terrifiés à l'idée que ce qui s'est passé à l'hôpital Nasser, tout proche, que les troupes israéliennes ont envahi jeudi dernier, entraînant la mort d'au moins quatre patients. Ils craignent que le même sort.

Je frémis à l'idée de ce que cela signifierait pour les patients et le personnel médical dont je me suis rapproché pendant mes deux semaines de travail ici-bas. Je tremble encore plus à la perspective d'une invasion « massive » de la ville de Rafah, où 1,5 million de personnes se sont réfugiées pour échapper à l'assaut militaire d'avastateur d'Israël, sachant le carnage que cela entraînerait pour les personnes entassées à Rafah et qui n'ont nulle part où fuir. Des fonctionnaires des Nations Unies et des groupes humanitaires ont lancé de terribles avertissements selon lesquels une invasion israélienne de Rafah entraînerait un « bain de sang ». En effet, plus de 100 personnes ont été tuées à Rafah au cours de la seule journée du 11 février, alors que Israël intensifiait ses bombardements. J'ai pu joindre certains de mes collègues et patients de l'époque où j'étais à Gaza, qui ont trouvé refuge à Rafah. Ils sont terrifiés par ce qui les attend, mais jusqu'à présent, ils sont toujours en vie.



Dr. Yousef Khelfa, deuxième à partir de la gauche, soigne un patient atteint d'un cancer à l'hôpital européen de Khan Younis en février 2024.

J'ai étais à Gaza la tête d'une délégation médicale de cinq personnes. Notre équipe était composée de moi-même (oncologue), de deux chirurgiens, d'un anesthésiste et d'une infirmière. Il suffisait de regarder dans les yeux de nos collègues de l'hôpital européen de Khan Younis pour comprendre la profondeur de leur épuisement. Nous nous sommes investis partout où le soutien était nécessaire : soins des plaies, amputations, opérations chirurgicales même celles qui ne relevaient pas de nos spécialisations. Mon équipe n'avait jamais traité au moins de ce type de blessures dues à des explosifs. Nous travaillions dans le bourdonnement constant des drones de l'armée israélienne et sous les vibrations des bombardements de plus en plus rapprochés et de plus en plus fréquents. Le neuvième jour, des éclats d'obus ont tué un homme à l'extérieur de l'hôpital. Le dixième jour, les bombardements ont coupé l'électricité et des dalles de plafond sont tombées sur nous pendant que nous travaillions. J'ai pensé à la mort à chaque instant, mais cette peur m'a permis de mieux comprendre ce que plus de deux millions de Palestiniens de Gaza ont enduré au cours des quatre derniers mois, la moitié d'entre eux étant des enfants.

Seuls 13 des 36 hôpitaux de Gaza fonctionnent, même partiellement, en raison du ciblage systématique du système de santé de Gaza par l'armée israélienne. Israël a tué [plus de 600 travailleurs médicaux](#), en a blessé près de 800 autres et en a enlevé un grand nombre. Les hôpitaux fonctionnent à 400 % de leur capacité et manquent cruellement de fournitures médicales de base pour soigner les blessés, sans parler des épidémies d'hépatite A, de diarrhée, de gale et de poux.

Compte tenu de l'ampleur des blessures et de l'effondrement quasi total du système médical, des centaines de milliers de patients souffrant de maladies préexistantes n'ont reçu aucun soin.

Avant le début de l'attaque israélienne en octobre, Gaza comptait environ 10 000 patients atteints de cancer. Ceux qui sont encore en vie ne peuvent pas recevoir de chimiothérapie, d'immunothérapie, de chirurgie, de radiothérapie ou de médicaments contre la douleur. Il n'y a pas de biopsies ou de scanners pour les nouveaux diagnostics. J'ai examiné une femme nommée Reem qui avait une masse dans l'utérus. Cette masse, qui donnait à son abdomen l'impression qu'elle était enceinte de triplés en terme, poussait ses poumons vers le haut, empêchant de respirer librement. Il n'existe pas d'outils de diagnostic pour évaluer sa tumeur, ni de chimiothérapie ou de radiothérapie pour la réduire, et encore moins la possibilité de l'enlever chirurgicalement. Je ne me suis jamais sentie aussi impuissante.

Au moins 29 000 personnes ont été tuées à Gaza au cours des quatre derniers mois. 1,7 million de personnes ont été chassées de chez elles ; des dizaines de milliers d'entre elles sont déplacées à l'hôpital européen. Les plus chanceux ont trouvé de la place à l'intérieur. Chaque cage d'escalier que j'ai contournée était un abri de fortune. Les rideaux habituellement utilisés pour les examens en salle d'urgence offrent désormais une maigre intimité à une famille entière. Les tentes s'entassent dans les cours de l'hôpital. La pluie torrentielle pénètre dans les tentes. Les familles se serrent autour de petits feux de bois pour cuisiner ou se réchauffer quand elles trouvent du bois ou de la nourriture à cuire. Les enfants sont partout, pieds nus dans la boue, certains se protégeant de la pluie avec les blouses médicales blanches nouvellement données et utilisées pendant le COVID. Je me suis demandé qui avait décidé que les blouses COVID étaient une priorité en cette période de besoin desespéré. La toux, les éternuements et les autres symptômes d'infection respiratoire sont

quasi constants.

De retour aux États-Unis, je suis plus conscient que jamais des petits détails qui font la trame de ma vie et me permettent de me sentir digne. Partager un moment de tendresse avec ma femme ou mes enfants, sans que des dizaines de personnes ne l'entendent. Un oreiller sous ma tête. De l'eau pour tirer la chasse d'eau et me brosser les dents. Une chemise neuve sur la tête. Les personnes déplacées à l'intérieur de l'hôpital européen que j'ai rencontrées, et celles qui sont déplacées partout ailleurs, sont privées de tout cela. Lorsque je regarde les informations sur Gaza, je ne vois que l'exploitation de la souffrance ou la représentation de la force et de la résilience. Les deux extrêmes de ce spectre sont déshumanisantes. Les personnes que j'ai soignées, celles que j'ai croisées tous les jours dans les couloirs de l'hôpital et dans la cour, sont plus que des victimes pitoyables ou des exemples héroïques du *sumoud* palestinien, de la fermeté. Ce sont des êtres humains part entière qui ne peuvent plus supporter la douleur. Et ils appellent le monde à prendre des mesures significatives.

J'ai l'intention de retourner à Gaza dès que je le pourrai. D'ici là, j'exhorte le président Biden à faire pression sur Israël pour qu'il mette fin à son invasion imminente de Rafah, qu'il instaure un cessez-le-feu permanent et qu'il permette l'aide humanitaire d'entrer librement dans la bande de Gaza. À mon retour, j'espère soigner des gens qui guérissent et reconstruisent, et non qui s'accrochent à leur survie par le fil le plus nu.

Source : [Mondoweiss](#)

Traduction : AJC pour l'Agence Média Palestine

date créée
2024/02/21